

# NEWSLETTER 2/2011



Schweizerische Gesellschaft  
für Afrikastudien  
Société suisse d'études  
africaines



**IMPRESSUM:**

Rédaction / Redaktion: Mohomodou Houssouba, Veit Arlt

Mise en page / Layout: Veit Arlt

Relecture / Korrekturlesen: Jasmina Bonato, Julia Büchele, Pierrick Leu, Anne Mayor, Didier Péclard, Florian Schönmann

Le newsletter de la SSEA est publié avec le concours de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

Les articles et informations publiés, tout comme les opinions qui y sont exprimées, sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs, et ne sauraient être considérés comme reflétant l'opinion de la SSEA.

Der Publikationsbeitrag der SAGW sei dankend erwähnt.

Die Beiträge der Autoren müssen sich nicht mit der Meinung der SGAS decken.

**PHOTO COUVERTURE / TITELBILD:**

Une des rares sculptures en terre cuite ouest-africaine découverte en contexte archéologique, à Kushe (région de Nok, Nigéria), par l'équipe de recherche germano - nigériane du professeur Peter Breunig et du Dr. Nicole Rupp, de l'Université de Francfort (photo: Nicole Rupp 2010).

## TABLE DES MATIÈRES

ÉDITORIAL	4
COMMUNICATIONS DU COMITÉ	
Procès-verbal de l'Assemblée générale 2011	5
Rapport annuel de la SSEA	7
CONFÉRENCES	
Mémoire africaine en péril	9
The History of Health Care in Africa	11
Africa and Switzerland	14
Religious Mobility in East Africa and Latin America	18
Trust and Reconciliation in Post-Conflict Societies	19
RECHERCHE	
La fabrique de la ville au quotidien (Jérôme Chenal)	21
PORTRAIT	
Thomas Laely	24
PUBLICATIONS	27
DIVERS	
Laurent Monnier (membre d'honneur)	33
EXPOSITIONS	

## INHALTSVERZEICHNIS

EDITORIAL	
MITTEILUNGEN DES VORSTANDS	
KONFERENZEN	
The History of Health Care in Africa	11
Africa and Switzerland	14
Religious Mobility in East Africa and Latin America	18
Trust and Reconciliation in Post-Conflict Societies	19
FORSCHUNG	
PORTRAIT	
PUBLIKATIONEN	27
DIVERSES	
Neueröffnung Museum der Kulturen Basel	35
AUSSTELLUNGEN	
Justin Fiske im Museum der Kulturen Basel	38

# ÉDITORIAL / EDITORIAL

## ■ ANNE MAYOR, CO-PRÉSIDENTE

Depuis 2010, à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire des indépendances de nombreux états d'Afrique, plusieurs sociétés savantes africainistes et instituts universitaires, tant en Europe qu'aux États-Unis, ont organisé des conférences visant à faire le bilan des connaissances acquises à la période post-coloniale et à mettre en évidence les changements de paradigmes et de méthodes de recherche, pour mieux cerner les enjeux et les priorités des études à venir.

La Société suisse d'études africaines a choisi quant à elle d'approfondir une question d'éthique, celle de la gestion des patrimoines culturels et anthropologiques africains, lors de sa conférence thématique bisannuelle tenue en septembre 2011 aux Musées d'art et d'Histoire de Genève (voir le compte-rendu ci-après). Cette question permet aussi à sa manière de revisiter la période postcoloniale et de mettre en lumière des chaînes de comportements imbriqués de la part de différents types d'acteurs africains et occidentaux, des réponses apportées par les uns et les autres, plus ou moins efficaces, et des changements de perceptions des problèmes et des solutions possibles aujourd'hui.

Organisée avec le soutien financier de plusieurs partenaires complémentaires, notamment l'Office fédéral de la culture, le Fonds national suisse de la recherche scientifique, l'Académie suisse des sciences humaines, les Musées d'art et d'histoire de Genève et le laboratoire Archéologie et peuplement de l'Afrique de l'Université de Genève, bailleurs que nous souhaitons particulièrement remercier ici, et sous le patronage de la commission suisse de

l'UNESCO, cette conférence a connu un fort retentissement parmi les spécialistes de la question, mais aussi au sein du public (environ 120 participants) et des médias. Le site web créé pour l'occasion (<http://au.unige.ch/memoireafricaine/>) a permis un rayonnement large de l'événement, qui sera amplifié encore prochainement par l'accès on-line aux enregistrements audio des conférences, et par la publication des actes en 2012. Nous espérons que cette conférence ait montré, une fois de plus s'il en était encore besoin, l'urgence et l'intérêt actuel de mettre en place des mesures de protection et de gestion du patrimoine africain conformes à des règles de déontologie reconnues et respectées largement. La recherche de solutions concrètes doit se faire parallèlement à tous niveaux, académique, muséal, marchand, législatif et institutionnel, et ceci tant aux échelles nationales qu'à l'échelle internationale. Ceci nécessite l'engagement, les idées et les efforts de tous. Au niveau suisse, la demande d'informations de la part de la déclaration de Berne pourrait augurer d'un prolongement intéressant en termes d'action politique, à suivre...

Cette thématique donne la tonalité principale de ce numéro du Newsletter, les réflexions apportées par Mohomodou Houssouba dans l'article de présentation de la conférence étant prolongées d'une certaine manière par l'interview de Thomas Laely du Musée d'ethnographie de l'Université de Zürich, et par l'annonce de la réouverture du Musée des cultures de Bâle avec de nouvelles expositions par Franziska Jenni, mais aussi par l'annonce de la parution de l'ouvrage « La guerre des ruines » de Jean-Pierre Payot. Les activités et intérêts de notre société ne se sont toutefois pas arrêtés là, comme vous le montreront notamment le rapport d'activités 2011 et la présentation de la conférence « The History of Health Care in Africa », que nous avons également soutenue.



# MITTEILUNGEN DES VORSTANDS COMMUNICATIONS DU COMITÉ

## Procès-verbal de l'Assemblée générale 2011 de la Société suisse d'études africaines

■ GENÈVE, MUSÉES D'ART ET D'HISTOIRE, 16.09.2011

### PRÉSENTS:

Veit Arlt, Riad Baazia, Charles Bonnet, Marie Canetti, Mamoudou Diallo, Tobias Haller, Mohomodou Houssouba (PV), Eric Huysecom, Chrystel Jeanbourquin, Franziska Jenni, Daniel Künzler, Serge Lokou, Anne Mayor, Alain Monnier, Sylvain Ozainne, Didier Péclard, Andrew Smith, Beat Sottas

### EXCUSÉS:

Boris Wastiau, Raffaele Poli, Yvan Droz, Lorena Rizzo, Raymond Rauss, Max Liniger-Goumaz, Emil Schreyger, Sibylle Ganz-Koechlin, Thomas Laely

### 1. APPROBATION DU PV DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2010

Le PV a été publié dans le Newsletter 2/2010. Il a été approuvé à l'unanimité.

### 2. RAPPORT ANNUEL DE LA CO-PRÉSIDENTE

Voir le rapport de Didier Péclard dans ce Newsletter.

### 3. RAPPORT ANNUEL DE LA TRÉSORIÈRE

En l'absence de la trésorière Lorena Rizzo qui effectue un séjour de recherche en Afrique du Sud, Didier Péclard a présenté le bilan financier de l'année.

Patrimoine au 31.12.2010:	CHF 48'316.89
Revenus:	CHF 28'459.95
Dépenses:	<u>CHF 22'658.90</u>
Solde:	CHF 5'801.05

Le rapport des réviseurs des comptes (Beat Sottas et Piet van Eeuwijk) est présenté par Beat Sottas. Il relève la documentation précise et complète des entrées et sorties de caisse avec les justificatifs nécessaires. Le bilan a été approuvé à l'unanimité et la trésorière vivement remerciée pour son travail. Sur proposition du réviseur des comptes, l'assemblée donne décharge à la caissière et au comité.

### 4. DÉPARTS ET NOUVELLES ADHÉSIONS DE MEMBRES

#### ADMISSION DE NOUVEAUX MEMBRES:

Barbara Heer, doctorante, Université de Bâle  
Matthieu Bolay, doctorant, Université de Neuchâtel  
Ursula Meyer, doctorante, Université de Lausanne  
Brenda Akpan, chargé de cours, Calabar  
Walter Waelchli, coordinateur de programme d'une ONG au Kenya  
Luregn Lenggenhager, assistant d'histoire extra-européenne, Université de Zurich  
Pierrick Leu, doctorant, collaborateur de projet, Centre d'études africaines Bâle  
Esther Uzar, doctorante, collaboratrice de projet, Centre d'études africaines Bâle  
Charles Bonnet, professeur honoraire, Université de Genève  
Mamoudou Diallo, étudiant en archéologie, Université de Genève

**DÉMISSIONS:**

Christine Hatz  
Monika Schwab-Zimmermann  
Elena Burri  
Bouda Etemad  
Walter Hässler  
Elisabeth Biasio  
Frank Wittmann  
Stadtbibliothek Winterthur

**MEMBRE D'HONNEUR:**

Laurent Monnier, professeur émérite de l'Université de Lausanne et de l'Institut universitaire d'études du développement à Genève est nommé membre d'honneur (voir la présentation dans ce Newsletter).

**5. NOUVELLES DE L'ASSH**

Didier Péclard informe l'assemblée de décisions récentes prises par l'ASSH lors de l'assemblée annuelle en mai à Berne.

- Tout d'abord, les sociétés membres ne seront plus regroupées en trois sections, comme c'est encore le cas, mais réparties en sept subdivisions. La SSEA fera partie de la section « Kulturwissenschaften / Sciences de la culture ».
- Dès 2013, l'ASSH ne subventionnera plus directement, dans le cadre des subsides annuels, la publication d'ouvrages isolés ainsi que la collaboration internationale (voir le rapport pour l'année 2011 publié dans ce numéro, page 8, Planification).

**6. DIVERS**

Aucun point n'a été ajouté à l'ordre du jour.

## Rapport annuel 2011

■ DIDIER PÉCLARD

### CONFÉRENCES

Entre le 12 et le 14 septembre a eu lieu à Bâle une conférence sur l'histoire de la santé en Afrique, avec le soutien de la SSEA. Co-organisée par le Centre d'études africaines de Bâle, le Swiss TPH et le département d'histoire de l'Université de Bâle, cette conférence a été le point d'orgue d'un projet de recherche de trois ans qui a retracé l'histoire comparée de trois anciens hôpitaux missionnaires suisses au Ghana, en Afrique du Sud et en Tanzanie afin de mieux comprendre l'histoire et le développement des systèmes de soins en Afrique.

Comme tous les deux ans, la SSEA a organisé en 2011 un colloque international. Intitulé « Mémoire africaine en péril. Pillages et restitutions du patrimoine culturel et anthropologique africain », il s'est tenu les 15 et 16 septembre au Musée d'art et d'histoire de Genève. Réalisé en collaboration avec le laboratoire Archéologie et Peuplement de l'Afrique de l'Université de Genève (APA), le Centre national [français] de la recherche scientifique (CNRS) et les Musées d'art et d'histoire de Genève (MAH) sous le patronage de la Commission suisse pour l'UNESCO, le colloque a réuni près de trente spécialistes en provenance d'Afrique (près de 50 pour cent des conférenciers), de Suisse et d'Europe. Résolument interdisciplinaire, le colloque a abordé cinq thèmes principaux : un état du pillage et de la gestion du patrimoine africain, la déontologie de la recherche et de la conservation, la restitution des biens culturels, le cadre juridique et légal aux niveaux suisse et international, et la gestion lo-

cale du patrimoine. Preuve de l'intérêt public pour cette question hautement actuelle, le colloque a eu un bon écho dans les médias, avec notamment une émission d'une heure consacrée au sujet sur les ondes du deuxième programme de la radio suisse romande (Emission Babylone du 14 septembre 2011, voir [www.rsr.ch](http://www.rsr.ch)).

### PUBLICATIONS

Le tome 9 de la série «Schweizerische Afrikastudien / Études africaines suisses » publiée chez Lit Verlag est paru en mai 2011. Il s'agit du livre de Caroline Jeannerat, Eric Morier-Genoud et Didier Péclard « Embroiled. Swiss Churches, Apartheid and South Africa », résultat d'une étude menée pour le compte du Programme National de Recherche consacré aux relations entre la Suisse et l'Afrique du Sud au temps de l'apartheid (PNR 42+).

L'édition des actes de la conférence 'Living the City' (Centre d'études africaines de Bâle, 7-9 octobre 2010) est presque terminée et l'ouvrage devrait sortir de presse début 2012.

Par ailleurs, la publication des actes de la conférence « Mémoire africaine en péril » est prévue pour la fin 2012.

### COLLABORATION INTERNATIONALE

La quatrième édition de la European Conference on African Studies (ECAS) organisée tous les deux ans par le Africa-Europe Group of Interdisciplinary Studies (AEGIS) a eu lieu cette année à Uppsala, sous l'égide du Nordiska Afrikainstitutet. Avec plus de 1000 participants en 2011, ces rencontres bi-annuelles se sont imposées comme un lieu d'échange et de discussion incon-

tournable. C'est pourquoi le comité de la SSEA en a fait un des points prioritaires de sa stratégie de collaboration internationale.

### **COORDINATION**

Sous la houlette d'un nouveau duo de rédacteurs depuis 2010, Veit Art et Mohomodou Houssouba, le Newsletter, principal organe d'information de la SSEA, a trouvé sa vitesse de croisière. Deux numéros sont parus en 2011, regroupant des informations sur des conférences tenues ou à venir, la présentation de recherches en cours dans les universités suisses et de débats sur des sujets particuliers (la migration par exemple), ainsi que l'annonce de parution de livres.

Le comité de la SSEA a également travaillé durant l'année 2011 sur la question cruciale du soutien à la relève africaniste en Suisse. Dans le cadre de la requête soumise à l'ASSH pour l'année 2012, le comité a proposé la mise sur pied d'un concours annuel ouvert à tous les doctorants ayant soutenu une thèse en sciences sociales dans le domaine des études africaines dans une université suisse l'année précédente. L'auteur de la meilleure thèse aurait été récompensé(e) par un subside en vue de la publication de son travail dans la série « Schweizerische Afrikastudien / Etudes africaines suisses » que la SSEA maintient auprès de Lit Verlag. Ce projet a été refusé par l'ASSH parce que statutairement elle ne peut pas financer des concours. Le comité élaborera une nouvelle stratégie pour à la fois soutenir la publication régulière d'ouvrages dans sa série chez Lit et pour récompenser le travail des jeunes africanistes dans notre pays. Un projet en préparation concerne l'octroi de subsides à des étudiants en master pour cofinancer des recherches de terrain ou la participation à une conférence pour y présenter les résultats d'un travail de mémoire.

### **PLANIFICATION**

Comme toutes les sociétés membres de l'ASSH, la SSEA doit faire face à des changements importants dans le mode de financement de ses activités. En effet, dès 2013, l'ASSH ne subventionnera plus directement, dans le cadre des subsides annuels, la publication d'ouvrages isolés ainsi que la collaboration internationale. Pour la SSEA, cela représente un changement important, même si l'ASSH a assuré à toutes les sociétés membres qu'il existe d'autres moyens de compenser l'arrêt de subventions. L'année 2012, période de transition entre l'ancien et le nouveau système, sera l'occasion de réfléchir sur la stratégie à suivre pour trouver de nouvelles sources de financement.

En 2012 auront lieu les deuxièmes Journées suisses d'études africaines.

Reconstruction du toguna de Sadia dans la cour du centre culturel de Dimbal, Pays dogon, Mali, dans le cadre d'un programme de sauvegarde du patrimoine culturel menacé soutenu par l'office fédéral de la culture (photos : Anne Mayor 2011).

## CONFÉRENCES / KONFERENZEN

### Pillage et trafic des biens culturels : le patrimoine africain toujours très menacé (Genève, 15.–16.09.2011)

#### ■ MOHOMODOU HOUSSOUBA

Organisé par la Société suisse d'études africaines, en collaboration avec le laboratoire Archéologique et peuplement de l'Afrique de l'Université de Genève, le CNRS et les Musées d'art et d'histoire de Genève, le colloque « Mémoire africaine en péril : pillages et restitutions du patrimoine culturel et anthropologique africain » a rassemblé le 15 et 16 septembre 2011 des chercheurs venus d'Afrique et d'Europe.

Chaque séance a été conçue pour exposer un aspect spécifique du phénomène et faire ressortir les convergences et dissonances aux niveaux national, régional et international. La représentation du pillage en sort fort différenciée.



En plus des intérêts économiques qui sous-tendent le trafic international, les changements climatiques et catastrophes naturelles, les situations de guerre et d'instabilité aussi bien que les mouvements religieux peuvent déclencher un processus de destruction et de dispersion aux conséquences incalculables.

Dans une région où les écrits anciens sont plutôt rares, les objets et témoignages oralement transmis demeurent les meilleurs témoins du passé. Tant qu'ils sont conservés dans leur milieu habituel et font partie d'un continuum de patrimoine spécifique, on peut encore espérer écrire un récit cohérent à partir des vestiges du passé. Mais si les artefacts sont dispersés avant d'être documentés, ils deviendront des objets isolés sans lien évident avec le récit local. Ce qui ne les empêche pas d'être intéressants comme articles de catalogue pour diverses collections, dont les musées. Même si de multiples conventions promettent de réguler l'acquisition, le prêt et la vente des

biens culturels, elles ne résolvent pas la question des collections existantes. Lesquelles ont été constituées de façon légitime dans le passé ?

Les échos de l'expédition Dakar-Djibouti retentissent encore à travers les récits de Michel Leiris avec ses témoignages précis sur le pillage systématique des fonds culturels africains. Masques, statuettes et divers objets de culte ont été réquisitionnés ou « achetés » sous contrainte. Et pourtant, ces confiscations et « achats forcés » de la période coloniale, considérés comme flagrants et répréhensibles de nos jours, ne constituent pourtant pas une base suffisante pour la restitution des biens spoliés.

Cependant, depuis les années 1990, une certaine prise de conscience s'est effectuée au niveau des décideurs africains. Plusieurs intervenants ont reconnu le rôle de certains chercheurs et activistes qui ont contribué à l'avènement d'un changement d'attitude et d'un leadership régional attentif aux questions de patrimoine culturel. Le Conseil international des musées africains (AFRICOM), en collaboration avec la Commission internationale des musées (ICOM), a donné une impulsion à la reprise en main des questions de patrimoine. On peut même parler de l'émergence d'une diplomatie culturelle, c'est-à-dire que le contrôle des biens culturels devient un enjeu important dans les relations internationales. De nouveaux enjeux s'ajoutent aux anciennes préoccupations : le patrimoine subaquatique, les restes humains et le développement économique des communautés appelées à assurer la conservation de patrimoines menacés.

Le problème est complexe à cause des facteurs multiples qui concourent au pillage. La précarité économique des populations riveraines des sites archéo-

logiques augmente la vulnérabilité du patrimoine culturel. Mais, l'appât du gain n'est pas le seul motif de destruction des sites. Le manque d'identification avec le patrimoine en question peut motiver sa vente illicite et sa dispersion. La méconnaissance du récit derrière les sites et objets peut être déconcertante pour ceux qui confondent facilement les habitants actuels d'une localité avec les descendants de la culture qui aurait légué le patrimoine en question. Une dissonance comparable se manifeste chez les sociétés qui se sont converties aux religions monothéistes et ne veulent plus être associées aux objets et récits de leur ancien culte. Ce phénomène semble d'actualité au Pays dogon, au Mali, où les convertis musulmans, parfois influencés par le wahhabisme, deviennent des destructeurs actifs du patrimoine culturel local.

C'est pour cela qu'un dispositif également complexe est nécessaire pour ralentir la saignée. Les pays africains doivent commencer par l'adhésion aux conventions internationales qui réglementent de plus en plus l'acquisition, la circulation ou la restitution de biens culturels. La convention de l'UNESCO est le cadre le plus global. D'autres conventions importantes opèrent au niveau européen. La Suisse suit ces règlements, tout en étoffant sa propre législation, dont le suivi et l'application sont assurés par l'Office fédéral de la culture.

Par contre, les conventions et accords bilatéraux ne suffiront malheureusement pas pour prévenir et réparer les dégâts causés par le pillage du patrimoine culturel. Les stratégies de préservation au niveau local sont très inspirantes dans la mesure où elles démontrent qu'avec une sensibilisation bien organisée, des investissements de développement solidaire bien ciblés et une réappropriation du patrimoine comme valeur partagée et gage commun pour des micro-crédits et autres investissements économiques, même des localités

très pauvres arrivent à protéger l'essentiel de leurs sites et objets. L'avenir du combat semble ainsi être l'esprit de conservation locale dans un système qui permet aux collectivités de tirer profit de leur effort de conservation. Ainsi, les codes de déontologie ne valent pas seulement pour les établissements de collection et de vente, mais aussi pour chaque individu et groupement culturel soucieux que ses descendants soient en possession d'éléments clés de son passé.

## **The History of Health Care in Africa: Actors, Experiences, and Perspectives in the 20th Century (Basel, 12.–14.09.2011)**

■ HELEN SWEET

This conference supported by the SGAS/SSEA provided a fitting conclusion to a three-year research project at the University of Basel comparing the history of medical services provided by various hospital complexes founded by Swiss missionaries in parts of rural sub-Saharan Africa. This was led by Prof Patrick Harries and Prof Brigit Obrist who provided a warm welcome to all delegates and was supported by Dr Piet van Eeuwijk as senior researcher and research students Marcel Dreier, Pascal Schmid, Lukas Meier and Andrea Grolimund (all Basel). This was a well-attended conference, attracting an interdisciplinary mix of scholars from across sub-Saharan Africa, Europe, Scandinavia and the USA—very much in the Basel tradition of joining historians with medical anthropologists. Indeed, the diversity of the papers reinforced the idea that our explanations for differences in health-care provision and receipt need to take more into account factors from very different dimensions including the economic, socio-demographic, historical, ideological, national, denominational, geographical, biological and ecological.

Exploration of often unintended aspects of research and development within medical science can illuminate goals and agendas that are not always readily visible yet, which can elicit profound consequences in sites of experimentation with long-term, largely unforeseen reverberations: This was the outcome of the opening session “The history of medical research in Africa”. This was demonstrated by Guillaume Lachenal's (Paris) opening presentation which was of his research on mass experi-

mentations and accidents relating to Pentamidine, once marketed as a ‘wonder drug’ whose trypanocidal qualities sparked hopes of eliminating African sleeping sickness—a disease which preoccupied colonial governments and metropolitan scientists. Through his study Lachenal argued that the drug exposed ambiguities and metropolitan political agendas in late colonial health governance by showing that its deployment not only blurred distinctions between experimentation and implementation, prophylaxis and therapy, but also illustrated, reproduced and buttressed racist and racialised imaginations, classifications, and policies. This tied in well with Manuela Bauche’s (Leipzig) argument that German malaria researchers from East Frisia working in Tanzania, selectively experimented on populations they considered “filthy, diseased, uneducated and uncivilised”—a concept that complicates characterizations of colonial research as being motivated primarily by racist assumptions. Echoing Lachenal’s observation that white people were exempt from mandatory Pentamidine injections, Bauche similarly notes that those white workers based in Dar es Salaam were not pursued systematically by malaria swat teams, as they were expected to self-treat with quinine, a common procedure in German and British colonial possessions. Lukas Meier (Basel) discussed the medical and nutritional research undertaken by Nestlé Foundation in the Ivory Coast during the 1970s aimed at addressing persistent protein deficiencies in low-income countries. Meier showed how the Foundation selected this region because of its stability as a West African country yet that it was not well suited to their initial experimental objectives, as the villagers tended to be relatively healthy—hardly presenting any signs or symptoms of protein deficiency!

Day two opened with two consecutive panels looking at changing healthcare strategies and development discourses—again taking us beyond the clinical institutional setting of biomedicine. Oswald Masebo (Dar es Salaam) began the first session



The conference took place in the relaxed setting of the Dornach monastery in the vicinity of Basel (picture: Brigit Obrist).

with a view of negotiating medical interventions in colonial Tanzania, looking in particular at the case of infant welfare programmes (1920–1950) and the emphasis on maternal negligence by the colonial government. This paper gave the first real view of the colonised as active rather than passive participants in their own health care, with Africans withholding payment of taxes and lobbying government through their chiefs to implement their demands. Glen Ncube (Cape Town) gave a glimpse of so-



cial medicine from the perspective of rural Zimbabwe in the late colonial period (1932–1959) and Shula Marks (London) explored the topic of social medicine, focussing on South Africa and asking whether the period 1940–1955 represented “common sense or utopian dream?” when viewed from a transnational, administrative perspective. Pascal Schmid (Basel) provided a ‘bottom-up’ view of medical and nursing practice in post WW2 Ghana looking at the case of Agogo Hospital and its move towards independence and integration. Agogo’s TB specialisation typified the way in which mission hospitals sought a medical market place for themselves in colonial and early post-colonial environments in which the state’s hand was generally light. The final panel of the day focused on “Health professionals, medical institutions and politics” with papers by Simonne Horwitz (Saskatchewan), Vanessa Noble (Natal) and Margunn Bech (Bergen).

The last day of the conference began with a panel looking at “The spiritual and the secular in faith-based health care”. Discussant Walter Bruchhausen (Bonn) declared that he was “glad that we had a special session on faith-based health care, as I always found this somewhat different from general colonial medicine and development co-operation in health”. Markku Hokkanen (Jyväskylä) demonstrated the conflicts, the changes and the results in this relationship between the secular and the spiritual in health care in colonial Malawi and their influence on the local practices thus proving that faith-based health care was and still is different compared to governmental health services. Barbara Mann Wall (Pennsylvania) discussed her research into Catholic nursing sisters in sub-Saharan Africa (1940–2000). Julie Parle and Vanessa Noble (Natal) reported on some of their findings from the Durban McCord Hospital project, questioning the quote “The hospital was just like a home”—a statement loaded not only with nostalgia but with ambiguities including perhaps the affinity of the medical missionaries to racial equality and their

mainly silent, but visible opposition against the apartheid system within which they were nevertheless forced to operate. Elizabeth Hull (London) looked at the workplace hierarchy and moral debate through the lens of ‘born-again’ Christianity at work in a South African hospital.

The final session was on “Medical cultures and the political economy of biomedicine”. Marcel Dreier (Basel) looked at ‘development’ and the reconfigurations of rural health care and Rosa Williams (Chicago) discussed the moral work of Portuguese ‘sleeping sickness doctors’ and Swiss medical missionaries and administrators in early 20th Century Mozambique and especially in the years around WW1. The final presentation came from Kodjo Senah (Ghana), exploring the influence of colonisation using Ghana as his example and tracing indigenous medicine as contested cultural heritage. Perhaps in doing so it may well provide the motivation for a follow-up conference to this one!

**Helen Sweet** is Research Associate at the University of Oxford Wellcome Unit for the History of Medicine, and Associate Lecturer with the Open University. Recent book publications include: *Community Nursing and Primary Healthcare in Britain, c. 1919–1979* (Routledge, 2007); *From Western Medicine to Global Medicine* (Orient-Blackswan, 2009) with M. Harrison and M. Jones (eds); and *Women in the Professions, Politics and Philanthropy c. 1840–1940* (Trafford, 2009) with K. Bradley (eds). The discussants Rene Gerrets, Howard Phillips, Walter Bruchhausen and Julie Parle contributed to this report by sharing their notes with the author.

## Africa and Switzerland. Women in Processes of Religious and Secular Transformation (Basel, 14.–16.09.2011)

■ SARAH LAGES WERLEN

In the light of the 125th anniversary of the arrival of the first Basel Missionaries in Cameroon, the Golden Jubilee of the Christian Women's Fellowship (CWF) of the Presbyterian Church in Cameroon (PCC) and the 50th anniversary of the unification of Cameroon as a federal republic, mission 21 and the Centre for African Studies Basel (CASB) jointly organised a conference aimed at raising awareness of the role of women in processes of state, social and religious transformation. Contributions on Cameroon, Nigeria, South Africa, Ghana, Tanzania, South Sudan, Switzerland, and India allowed for a comparative perspective. The conference served to formulate a catalogue of gender-sensitive recommendations for the cooperation between mission 21 and other institutions in Switzerland and Africa and to revitalise networks. The sharing of experiences and establishing networks of mutual support shall help to better address gender-sensitive issues and foster an understanding of the complex role of women in society, social processes in general and the Church in particular.

Prof Puleng Lenka-Bula from the University of South Africa, Pretoria opened the conference with her presentation on "The changing roles of women in Africa's history: indigenizing and transforming colonial and missionary legacies". Lenka-Bula began by discussing the complex connections between women, missionary history, churches, and the colonial history and legacy in the post-colonial and post-apartheid period. Whilst she stated that missionary activities were intertwined with the process of colonisation, she discussed the notion of 'mission' looking at three

aspects: evangelism, the cultural components, and the 'African women'. In her presentation, Lenka-Bula raised many interesting issues ranging from the question "What are African women?" to the moral duty of the Church—especially women in the Church—to enable women's public participation. She elaborated on the notion of the 'moral agency' of women and how African women participate in the shaping and structuring of knowledge systems, for example in alternative readings of the Bible by the Circle of Concerned African Women Theologians (CCAWT). Her concluding remarks were also a critique of a purely rational way of 'doing' theology, where there should be more space for concepts of care and compassion. The talk triggered questions relating to the concept of indigenisation and the specific role of pentecostal churches.



Esther Takang, Jyoti Atwal, Ida Mallett and Puleng Lenka-Bula (picture: mission 21).

Dr Ruth-Gaby Vermot-Mangold, Co-Proprietor of Hekate, Consultant President of Peace Women Across the World (PWAG) and former member of the Swiss National Council, gave a presentation with the title "No women—no peace: a review of selected African settings". Although the Nobel Peace Prize this year was awarded to three African women, there still is a gender imbalance in the acknowledgements of efforts in peace-building processes. Vermot-Mangold pointed out that women are often neglected in peace talks. Where women participate in conflict prevention and peace-building processes, gender-sensitive issues are likely to be raised, such as the question of sexual violence. Still, men are reluctant and the implementation of policies concerning women's participation remains unstructured and slow. Vermot-Mangold offered a number of examples from African countries, where the integration of women in conflict prevention and peace-building processes have contributed to positive outcomes. In the discussion it was pointed out that only some categories of the Nobel Prize are awarded to Africans. Furthermore it was asked who decides on what basis how many women from what part of the world should participate in peace-building projects and under what conditions.

The third presentation by Dr Perpetua Fonki from the Cameroon Christian University left many of the audience puzzled. In her talk "Detribalisation: christianising tribalism through Cameroonian women" Fonki started by defining her concept of tribalism as a set of shared values in a community, a sort of essence, which holds the community together. She critically addressed the instrumentalisation of tribalism for political purposes, which leads to negative tribalism, i.e. tribalism exercised irresponsibly. In her view, women have an important role in the 'detribalisation of humanity' under the shield of Christianity. She argues that there is a need for culture in order to prevent individuals from an identity crisis. The proposed solution is to 'Christianise tribalism'. In order to fight negative tribalism women should not take

the same steps as men did but rather should follow their own will, whilst acting towards a common purpose of Christianity. The theologian argued for the need to reshape society along sacred, rather than secular lines. The presentation caused some irritation in the audience and triggered critical questions and comments. These referred to the terminology used, its appropriateness in an academic discussion and the negative connotations attached to it. Another point discussed was whether in Fonki's view religion alone could overcome tribalism, to which she answered positively.

Prof Elísio Macamo of the CASB opened the second day with a talk on "Cross-cultural encounters and social change: mission, women, and society in Africa." He addressed the tension caused by normative conceptions of 'social change' inherent in teleological accounts of history. This tension between, on the one hand, essentialist assumptions of society nurtured by emphasizing the causal relation of internal forces and, on the other hand, the overpowering external factors which may require teleological accounts to be explained, ignores patterns of adaptation and strategies of „coping with social change“ in specific contexts. By analysing two biographical narratives, especially the religious and gendered constructions of two women from the Swiss mission in Mozambique, Macamo tried to overcome this tension. The chosen analytical approach was an attempt at understanding challenges, adversities and opportunities in the women's contexts, and the various instrumental and strategic functions of their specific religious affiliation. Macamo sought to move away from a teleological concept of social change, but also to look at history as context. The discussion pointed to the need for a transnational mission history and a transnational history of women. More specifically, questions such as how the role of missionary women in Europe influenced the role of women in African countries and vice versa and who constructed the 'images' of these women

still need to be researched, whereby the complex structures and the 'roles' of men should be taken into account.

Dr Jyoti Atwal from the Jawaharlal Nehru University in New Delhi added a comparative perspective presenting on "Entangled histories and the right to education: African, Indian and Swiss women's experiences and struggles". She attempted to look at the importance of education for women in the agenda of women's groups in India, Africa and Switzerland in a comparative manner. She started with a historical case study, with which she highlighted the views on education of a Swiss female missionary stationed in South India in the early 1920s and how she configured space. Atwal then set out to compare the agendas of women's groups in India and in Africa. This is part of a project, which she took up recently. The comparison of a small country such as Switzerland, with all its complexities, with a huge country such as India is already a rather complicated matter, but to compare these two countries with a continent as a whole and over an extended period of time is hardly feasible and must lead to uncountable normative assumptions. Due to these difficulties Atwal did not touch on Switzerland at all and made certain assumptions about 'Africa', which could have been avoided had she concentrated on one country or region, as was pointed out in the discussion.

"Women's experiences as the context for doing Theology in Africa" was the title of the presentation held by Dr Amélie Adamavi-Aho Ekué. The theologian from the Ecumenical Institute in Bossey focused on various aspects of experiences and challenges faced by African women in the field of religion, history and politics in order to relate them to the process of doing theology within the African context, especially West Africa. As she argued, women in African societies are often seen in relation to others, as mothers or wives and not as subjects with achievements of their

own. Moreover, gender roles are crucial in the way power and authority is organised at the societal and at the religious level. Adamavi-Aho Ekué ultimately looked at migrant women and theology and argued that in such cases the women's status as theologians may be an organising factor to position themselves in host societies.

Prof Akosua Adomako Ampofo, Director of the Institute of African Studies at the University of Ghana in Legon, presented on gendered implications of Christian leaders' discourses of new independent churches. In her presentation "Men of God in the Pentecostal Movement and their visions of women's role" Adomako Ampofo pointed out that in many states, especially in those with a 'weak' institutional structure, churches are a crucial part of civil society. They are in many ways acknowledged by state and public as 'development partners'. In this context the teaching of the 'big men', referred to by Adomako Ampofo as 'men of God', of these new independent churches are powerful and highly gendered. She examined the discourses of these 'men of God' concerning gender relations in Ghana. Adomako Ampofo stated that despite all the efforts by civil society and legislation, Ghanaian society remains strongly gendered and social expectations still confine women to subordinate roles. She analysed how these 'big men' produce knowledge looking at its content and the gendered implications of their messages for women and spouses.

These seven presentations offered a framework for extensive workshop sessions held on Friday and Saturday. These addressed a wide range of topics and provided ample room for exchange. Ida Mallett, pioneer member of the Christian Women's Fellowship (CWF) of the PCC, and Anna Sommer, a student of History and Sociology at the University of Basel, addressed the history of the CWF of the Pres-



Carole Eriemann-Mengue, Fatima Rubi-Ibrahim and Julie Leuenberger held a workshop on women in migration (picture: mission 21).

tures and the issues to be addressed. The workshop on “Women and HIV/AIDS: experiences from Tanzania” was organised by Melania Mrema Kyando, Head of Women’s Work and coordinator of the HIV/Aids programme of the Moravian Church in Tanzania-Southern Province, and Claudia Zeising, ecumenical co-worker for mission 21 at the same church and focused on the social impact of HIV/AIDS on everyday life of women in Tanzania. Joy Alison, a trained nurse and trainer/ counsellor in the field of HIV/AIDS, and Gunda Stegen, ecumenical co-worker for mission 21 in Sudan, conducted a workshop on “Women between traditional and modern society in the context of Sudan” tracing the ‘voice’ of women in the news in the Republic of Sudan and the Republic of South Sudan respectively.

A review of each day was offered by Armin Zimmermann, Jochen Kirsch and Guy Thomas respectively followed by a presentation of the results by the conductors of the workshops. On Saturday a forum was provided for various organisations from Africa and Switzerland to present their projects and activities. The conference was further framed by an address by the ambassador of the Republic of Cameroon, Léonard Henri Bindzi, and concluded by a round table where the prospect for future networking was discussed and recommendations were submitted.

As a whole, the conference offered a framework for discussion and the exchange of ideas between academics and practitioners. An event geared to experts from both areas by all means has its limitations in terms of academic standards and has to deal with differing understandings and usage of terminology and concepts. However, as the positive atmosphere of this event has shown it is worthwhile to

byterian Church Cameroon. Esther Takang, the regional secretary of the Women’s Work Department of the PCC and social worker, and Tabea Müller, ecumenical co-worker in the Women’s Work Department PCC and mission 21, highlighted the different activities of the Christian Women Fellowship in urban and rural settings in Cameroon. In the workshop on “Development and challenges of partnership in women’s work between Cameroon, Nigeria and Switzerland” conducted by Beatrice Ngeh, Susan Mark and Dr Meehyun Chung the discussion evolved around the definition of development and gender and the ambivalence of gender being both an important tool for development, as well as an instrument of control for donor agencies. Carole Eriemann-Mengue, Fatima Rubi-Ibrahim and Julie Leuenberger organised a joint workshop on the topic of “Women in migration: Africa in Switzerland”. The three women related to the topic from the vantage point of their respective biography and provided a platform to discuss various diasporic organisations, their struc-



Anna Sommer and Ida Mallet present the outcome of a workshop (picture: Thomas Eriemann).

take up the challenge and provide this kind of meeting ground for professionals, be it academics or practitioners, and lay people. How inherent the often criticised gender relations still are in the structures of society, academia and church, not only in Africa but also in Europe, is reflected in the all-male planning committee of the conference.

**Sarah Lages Werlen** is a student at the University of Basel and is about to finish her BA in Social Sciences and History. She wrote this report in the framework of an exercise course taught at the Centre for African Studies Basel.

## Religious Mobility in East Africa and Latin America

NAIROBI, 24.–26.04.2012

Religious mobility is no longer, had it ever been, a phenomenon unique to “syncretistic” societies. All around the world, believers make adjustments in order to align their universe of meaning with their religious practices. Since the 1970s, religious mobility—transition, coping strategies, religious “collage”, etc—has been a central question in sociological debates. More often than not, these debates concentrate on religious hybridism and syncretism, which is explained in terms of the “privatisation”, the “individualization” and the “subjectification” of religion. These arguments consider believers’ mobility to be a response – reaction and adjustment—to religion as it is socially instituted. However, this mobility, more than unbinding believers from their official church affiliations, seems to be constituted by—and in turn, affirm and constitute—a wide range of social bonds.

The influence of such wider networks of association is due to the fact that religious practices are by nature embedded within a greater range of social practices, and this larger setting influences the believer’s mobile behaviour. Religious experience—as manifesting in everyday life—thus exceeds the normative framework of institutionalised religion. Therefore, religious experience is not simply an expression of autonomy by the individual believer, but is also the expression of his or her belonging to an embedded network of social ties.

The conference is open to contributors from various human sciences disciplines to present papers on East Africa and South America (especially Kenya and Brazil), possibly as part of a comparative perspective. A preference will be given to studies

which emphasise anthropological/sociological research methods. Relevant themes may include, though not limited to:

- Religious mobility and multiple religious affiliations
- Factors influencing religious commitment and church attendance: political context, economic aspirations, witchcraft accusations, disease etc.
- Pentecostalism, born again, neo-traditionalism, and the growth of new churches
- Inter-religious and inter-denominational influences on individual and institutionalised religious practices

Paper abstracts—in English or/and French—should be submitted before the 15th of January 2012 to the convenors. A full version of the selected papers has to be sent before the 15th of April 2012. These will be circulated among the contributors.

For enquiries and for submission of paper abstracts (max 2'500 signs), please contact Yvan Droz or Yonatan Gez of the Graduate Institute of International and Development Studies (IHEID), Geneva, at: [yvan.droz@graduateinstitute.ch](mailto:yvan.droz@graduateinstitute.ch) and [yonatan.gez@graduateinstitute.ch](mailto:yonatan.gez@graduateinstitute.ch).

The conference is organised within the framework of Project StAR, a comparative research project funded by the Swiss National Science Foundation which compares structures of religious mobility in Kenya, Brazil and Switzerland. It is organised in collaboration with the Institut français de recherches en Afrique (IFRA).

## **Trust and Reconciliation in Post-Conflict Societies (AEGIS thematic conference)**

BASEL, CENTRE FOR AFRICAN STUDIES, 04.–06.10.2012

Violent conflicts are often perceived as a complete break with the past, a disintegration of social ties, the destruction of ordinary economic activities, a loss of cultural creativity—in short: as an incisive and sometimes irreversible societal rupture. The rebuilding of society after conflict is an enormous task that, so it seems, cannot build on much except the presumption that all actors must have a shared interest in a reliable social order. It should allow all actors to make a living and to find a place in the post-conflict society. Violent peace and a lingering conflict would be the unattractive alternative.

The instruments to overcome the difficulties related to a post-conflict situation are many, and they have been the subject of highly controversial debates in the literature. Legal action, formal and informal processes of mediation, Truth and Reconciliation Commissions, and a wide range of other means have been used to address past injustice and the restoration of normal social relations between former belligerents. Most prominent became the South African Truth and Reconciliation Commissions set up by then President Nelson Mandela after the end of apartheid.

They served as a model for many similar institutions in other former conflict regions of Africa and beyond, for instance in Ghana, Liberia, Sierra Leone, and most recently in Côte d'Ivoire. Their uneven success conceals, however, that there are more options to rebuild society after conflict—and it also ignores the many initiatives that build on what iterated from the former social order into the post-conflict



setting. Even war-torn societies do not simply disintegrate. They maintain some sort of social order—though of a different kind than a settled and regulated peaceful society.

Trust is perhaps a conceptual alternative to the conventional disintegration metaphor. Trust is generally seen as one of the major resources that is lacking in post-conflict society. But trust does not simply fade away in a violent crisis. Rather, it changes its form. While trust in institutions may diminish or even disappear, personal trust becomes more important than ever. How does this transformation of trust affect the rebuilding of society? And to what degree is it possible to foster processes of conflict transformation by building on the existing forms of trust?

This conference explores alternative views of the restructuration of social life in post-conflict societies and tries to compare different trajectories of coping with the past. It starts from the assumption that a violent crisis affects social relations deeply but does not bring them to an end. Social relations persist, albeit in different forms, so the challenge is to conceptualise alternative trajectories of societal rebuilding. The conference invites scholars from the social sciences and the humanities to think about alternative concepts that may be more adapted to the particularities of local societies than the Christian model of sin, confession and absolution.

Possible contributions to the conference should address one or several of the following issues:

- How are institutionalised processes of reconciliation perceived by the actors?
- What are the comparative advantages and shortcomings of the different forms of coping with a violent past?

- Are there conceptual or theoretical and empirical alternatives to the usual models of societal disintegration and reconciliation?

Abstracts of 250 words should be sent until March 30, 2012 to Sandra Burri (s.burri@unibas.ch). The speakers will be notified on the acceptance of their contribution by May 31, 2012.



## RECHERCHE / FORSCHUNG

### La fabrique de la ville au quotidien : Planification urbaine et habitat à Dakar et Banglore

■ JÉRÔME CHENAL, UNIVERSITY COLLEGE LONDON

Quelle que soit l'entrée retenue pour traiter de la ville, la question de sa production, de sa fabrication par ses habitants à travers leurs pratiques sociales et leurs aspirations reste remarquablement peu étudiée dans ses mécanismes infimes. Au-delà d'une simple reconnaissance de l'importance de la production de la ville par les personnes, on sait peu de choses sur les pratiques de construction quotidiennes des villes du Sud. Il y a, bien sûr, quelques travaux classiques en anthropologie de Balandier à Rapoport, ou pionniers en études urbaines comme Santos, mais si l'autoconstruction a donné de nombreuses recherches, la question de l'impact sur les formes d'urbanisation, des stratégies individuelles d'implantation, des coutumes constructives et des imaginaires des habitants reste largement méconnue.

Si la construction de la ville par ses habitants est peu étudiée, davantage de travaux portent en revanche sur la construction de la ville « top-down » par les institutions et les décideurs. Il s'agit même d'un domaine d'investigation classique de l'urbanisme. Depuis la Renaissance, en effet, la planification urbaine est restée un des grands domaines d'intervention des architectes et des urbanistes ; il fallait contrôler l'espace, le définir, le dessiner, dans un art de la composition urbaine. Si cette manière de « faire la ville » existe toujours (les plans d'urbanisme n'ont pas disparu), elle est cependant largement remise en question, tant elle a clairement montré ses limites par le manque de souplesse, de flexibilité ou de réactivité aux développements économiques et so-

ciaux. La planification doit ainsi être envisagée en termes de trajectoires et ses approches, généralement proches de l'action et visant à évaluer l'efficacité de procédures et identifier des leviers d'action, démontrent que la planification n'est possible que par le travail de l'urbaniste comme régulateur, mettant à mal l'idée même qu'il est possible d'agir par le dessin/design sur l'avenir de la ville. Pour d'autres, la planification devient participative et ainsi garante d'une démocratie urbaine, prenant en compte les aspirations des populations et leurs responsabilités dans la gestion du bien commun. Or, cette planification participative implique une réduction de l'échelle d'intervention sur la ville. Il devient alors difficile de traiter des enjeux macro de cette manière. Dans le prolongement de ces travaux, certains cherchent à déconstruire la fabrication



Dakar, Guédiawaye, un de trois types de quartiers traités dans la recherche. Ici « bas standing » (photo: Jérôme Chenal).

de la ville au quotidien, analysant les séries de prises de décisions, à la suite les unes des autres, sur le modèle des chemins de dépendance. Mais peu de recherches travaillent l'idée que les outils de planification urbaine peuvent explicitement partir des aspirations des populations et de leurs pratiques quotidiennes, et c'est dans cette perspective que nous inscrivons nos propres travaux : celle d'une compréhension des « petites » décisions successives des habitants et de leurs effets sur la ville.

La recherche vise à analyser la façon dont la ville se construit hors des filières classiques de la production immobilière ou de la planification urbaine ; observer comment les habitants, les artisans, les habitants-constructeurs œuvrent, dans les quartiers, de manière individuelle ou collective, à la construction de leur habitat et par extension de leur ville.

A partir du postulat que la ville se fabrique aussi à partir des pratiques quotidiennes et des imaginaires de leurs habitants, l'objectif premier de cette recherche est d'identifier les différentes manières par lesquelles les habitants contribuent à produire de l'habitat dans les villes, et de montrer comment ces différentes manières entrent en résonance ou au contraire en conflit avec la planification urbaine. Si ce premier objectif, général, vise une compréhension du phénomène urbain dépassant le clivage Nord/Sud, un deuxième objectif est précisément d'explorer les formes spécifiques et contextualisées que prend l'urbanisation, à partir de deux études de cas en Afrique et en Asie. Enfin, partant de la configuration, de l'importance des formes et de la contextualité du phénomène urbain, le troisième objectif est d'alimenter la réflexion sur les modes de planifier la ville, en rendant opératoires, en terme d'urbanisme, nos résultats.



Dakar, Ouest-foire, quartier « haut standing » sur des anciens terrains coutumiers (avant 1960), redevenus « coutumiers » il y a quelques années (photo: Jérôme Chenal).

De nombreuses villes du Sud subissent une crise depuis des décennies : manque de ressources et phénomènes de violence sont autant de facteurs limitant le développement urbain. De plus, les villes grandissent plus rapidement que ne se mettent en place les structures prévues pour les accueillir. Dans cette vision des villes du Sud, des citoyens survivent et s'organisent pour construire un habitat pour donner corps à leurs aspirations, pour permettre à leurs familles de trouver un cadre de vie ou encore pour investir dans des biens non périssables.

L'approche retenue amène à interroger trois niveaux d'analyse : celui de la construction physique de la ville, de sa forme, de sa morphologie, celui des pratiques sociales et celui des représentations collectives comme système de symboles, d'imaginaires, d'idées et d'idéologies, de valeurs, etc.

Les trois niveaux de compréhension que nous sommes amenés à interroger (forme – social – imaginaire) sont abordés à travers l'étude des constructions nouvelles. En travaillant sur des constructions nouvelles, nous pouvons facilement identifier ce qui se réfère directement aux imaginaires, ce qui relève de la technique de chantier, de la coutume constructive et ce qui dépend directement des rapports sociaux. En outre, le choix des constructions nouvelles permet de refaire facilement la trajectoire précise du chantier qui précède, celui-ci étant encore récent dans les mémoires.

C'est Dakar au Sénégal et Bangalore en Inde qui ont été retenus pour mener à bien les investigations de la recherche. Villes du Sud et villes mondiales à la fois, Dakar et Bangalore doivent nous permettre de tester un certain nombre d'hypothèses, étant en même temps ancrées dans une réalité qui dépasse leurs frontières, tout en répondant localement aux problèmes urbains.

Cette recherche est menée dans le cadre d'une bourse de chercheur avancé par Jérôme Chenal depuis University College London et devrait s'achever à la fin 2012.

Pour plus d'information : [j.chenal@ucl.ac.uk](mailto:j.chenal@ucl.ac.uk).



Dakar, Keur-Massar, quartier « moyen standing », habité essentiellement par des fonctionnaires aidés par l'Etat dans l'acquisition d'un terrain en lointaine périphérie de Dakar (photo: Jérôme Chenal).

## INTERVIEW

Thomas Laely codirige le Musée d'ethnographie de l'Université de Zurich depuis 2010. Il a auparavant passé dix-sept ans à la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia. Expert en anthropologie politique et spécialiste de l'Afrique subsaharienne, il a fait ses études en ethnologie à l'Université de Zurich et effectué ses recherches principalement au Burundi, avec des séjours au Rwanda et à travers la région des Grands Lacs. Il a également visité de nombreux autres pays dont le Mozambique, l'Afrique du Sud, le Ghana et le Burkina Faso.



Thomas Laely est revenu au domaine africaniste après de nombreuses années avec Pro Helvetia (photo: Kathrin Leuenberger, Völkerkundemuseum der Universität Zürich).

déral de la culture. Il fallait développer au mieux la coopération avec d'autres médiateurs et opérateurs actifs sur le plan international, comme les Fondations Commonwealth ou Ford, le Goethe Institut ou le réseau des Instituts culturels français, afin d'établir des stratégies ou des évaluations de l'action artistique.

### QU'EST-CE QUI VOUS A AMENÉ AU MUSÉE ?

Une question d'opportunité – avec le changement de direction, il a été décidé de renforcer la gestion du musée, comme le préconisait d'ailleurs une précédente évaluation de l'institution. Sur le plan personnel, j'ai été attiré par le défi professionnel très différent de travailler avec cet instrument de savoir appelé musée qui fonctionne comme un médiateur, quelque peu à contre-courant dans notre monde de plus en plus virtuel.

Les musées d'ethnographie universitaires sont peu nombreux aujourd'hui, il n'y en a qu'un seul en Suisse; dans le passé, ce genre d'institution était particulièrement implanté dans les pays germaniques. Nous proposons des expositions temporaires et avons pour mission de faire découvrir aux visiteurs la recherche faite à l'université et de permettre aux chercheurs et enseignants d'interagir avec le public.

### QUELLE ÉTAIT VOTRE MISSION À PRO HELVETIA ?

En fait, je suis arrivé à Pro Helvetia à un moment où l'on cherchait à monter un nouveau département en charge des réseaux et des échanges culturels au niveau international. La nouvelle division internationale avait pour mandat de faciliter l'établissement de réseaux, la création de centres culturels et l'ouverture de bureaux de liaison de la fondation à l'étranger. Il s'agissait d'élaborer un plan stratégique de développement global pour traiter les questions internationales transversales, donner une impulsion à l'action de la coopération culturelle suisse.

### PLUS PRÉCISÉMENT, QUE SIGNIFIENT CES « QUESTIONS INTERNATIONALES » ?

En réalité, il s'agit de la mise en œuvre et de la concrétisation des accords bilatéraux conclus par les instances fédérales comme, par exemple, l'Office fé-

### EST-CE À DIRE QUE LE MUSÉE NE PRÉSENTE PAS D'EXPOSITION PERMANENTE ?

Exact, et ce n'est pas pour une raison de manque de place, mais surtout un choix, celui de renouveler constamment ce que l'on montre au public. Le mu-

sée possède d'innombrables collections particulières accumulées surtout à partir de la deuxième moitié du 19ème siècle. Les collections représentent surtout quatre régions: l'Himalaya et le Tibet, l'Océanie et l'Asie du Sud-Est (Inde, Indonésie), l'Afrique subsaharienne et les Amériques. Il y a un conservateur pour chacune de ces régions.

### **PARLEZ-NOUS UN PEU DES COLLECTIONS AFRICAINES !**

Concernant l'Afrique, les collections sont liées à des personnages comme les deux Zurichoises Hans Schinz et Han Coray, ou encore Josef Mueller de So-leure. Schinz était une personnalité singulière qui a créé des liens transdisciplinaires entre la botanique et l'ethnologie. Disciple de la botanique systématique et du Berlinoise Georg Schweinfurth, il a rejoint l'expédition en Afrique organisée par un commerçant de Brême nommé Adolf Lüderitz dans son expédition dans l'Afrique du Sud-Ouest (actuelle Namibie). Entre 1884 et 1886, en plus de ses collections botaniques et zoologiques, il a réussi à collectionner un bon nombre d'objets pas forcément très spectaculaires, mais qui documentent bien la vie quotidienne de l'époque (vêtements, bijoux, calebasses, etc.). Son approche est à situer dans le contexte contemporain d'une compréhension universaliste de la science dans le sens de Humboldt, visant à comprendre le monde dans son ensemble, à collectionner et à classer l'inconnu.

### **POUVEZ-VOUS REVENIR SUR LA MISSION DE CE GENRE DE MUSÉE?**

Si je compare avec la période de Pro Helvetia où je m'occupais surtout des réseaux de communication et de collaboration internationale, le travail de musée consiste en cinq missions tout à fait intégrées : faire de la recherche, collectionner, conserver, communiquer et collaborer avec d'autres institutions au



Objets de la collection Han Coray (photo: Peter Nebel, Völkerkundemuseum der Universität Zürich. Inv.-Nr. 10105, 10259, 10153, 10046, 10111).

niveau national et international. Nous interagissons aussi avec les régions d'origine des objets où vivent les anciens propriétaires, ou plutôt, dans leur perspective, les créateurs et les utilisateurs des objets. Nous établissons des partenariats avec les musées des régions de provenance, à travers des personnes et instituts, pour organiser, par exemple, des échanges de chercheurs, de techniciens ou de stagiaires.

Récemment, j'ai lu dans un article d'un quotidien consacré à la promotion culturelle, qui est actuellement dans le débat parlementaire suisse, la citation suivante : « Si nous nous limitons à conserver, nous serons un musée, donc nous serons morts. » Cela me laisse songeur puisque j'adhère à une compréhension radicalement différente de l'idée du musée – non pas « muséaliser » dans le sens de geler et pétrifier quelque chose ce qui a été de tout temps en mouvance, mais plutôt dans le sens d'ouvrir et de dynamiser, de faciliter l'accès et de communiquer à partir des objets. Il faut amener les gens à échanger grâce aux objets. Cette approche implique que nous travaillions avec des objets anciens et actuels, comme dans notre récente exposition sur la porcelaine contemporaine chinoise et ses techniques en relation avec le corps.

L'objet n'existe pas pour lui-même, n'est pas une réalité finie. Nous utilisons l'objet pour dire quelque chose au monde extérieur. Une exposition invite divers regards. Le regard de l'esthète, du collectionneur, de l'amateur de culture locale, des visiteurs étrangers, y compris ceux des lieux de provenance des objets. L'objet ouvre ainsi des portes. La mission du musée universitaire est de proposer des pistes et non pas de montrer des objets en vase clos. Je pense qu'il faut également être très attentif aujourd'hui aux modes d'acquisition des objets, parfois discutables, pratiqués à certaines périodes. Étudier et connaître l'origine des collections est très important de mon point de vue.

#### **QU'EN EST-IL DE LA RELATION ENTRE MUSÉE ET UNIVERSITÉ ?**

Tel qu'il existe, le musée d'ethnographie universitaire est issu d'une longue histoire. À partir des années 1950, les instituts universitaires se sont distancés des collections muséales. Ainsi, les musées d'ethnographie devinrent plus autonomes. Notre musée a à sa tête Mareile Flitsch qui est à la fois directrice du

musée et professeur rattachée à l'Institut d'ethnologie. L'enseignement couvre les domaines de l'anthropologie de la culture matérielle et des techniques, de l'anthropologie des religions, de l'art et également l'ethnomusicologie, l'anthropologie visuelle et la muséologie. Le musée est bien intégré dans le cursus universitaire en anthropologie et il est en rapport avec les autres instituts d'ethnologie en Suisse. Par rapport à l'Afrique, les musées qui possèdent des collections africaines sont en contact avec nous. Bien que l'on ne puisse pas parler de coopération soutenue, on suit ce que font les autres. C'est la raison pour laquelle j'ai visité les nouvelles expositions au Musée des cultures de Bâle qui nous intéressent ; je suis convaincu que nos deux musées ont beaucoup à échanger.

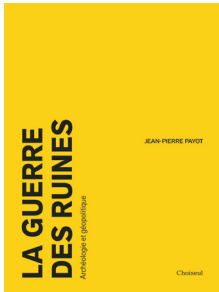
#### **COMMENT VOYEZ-VOUS LA PLACE DE VOTRE MUSÉE DANS LES ÉTUDES AFRICAINES ?**

Le musée est un réceptacle de savoir-faire, un réseau pour, entre autres, mettre l'Afrique en avant et en valeur en partant des collections importantes qu'il abrite dans ses réserves. Concrètement, pour l'année prochaine, une des priorités est de pourvoir le poste vacant de conservateur pour le département Afrique, une personnalité qui, nous l'espérons, s'engagerait également dans les activités de la Société suisse d'études africaines.

## PUBLICATIONS / PUBLIKATIONEN

### La guerre des ruines

■ RIAD BAAZIA



L'auteur agrégé d'histoire-géographie et passionné d'archéologie nous livre dans cet ouvrage une dimension qui paraît étrange et même étrangère à l'archéologie : la géopolitique. Une exploration scientifique originale en soi, elle remonte au dernier roi de l'empire néobabylonien. L'anticolonialisme et l'anti-impérialisme en Afrique, le nationalisme et l'alter-mondialisme sont les points de repère de cette archéologie politique.

Les Africains, entre autres, sont guidés sur ce sentier fascinant et séduisant afin de retrouver

leur joyaux culturels et de fixer leurs cadres identitaires. Un livre qui met toute la lumière sur cette science, y compris l'archéologie préventive, les symboles divins et le sacré dans cette influence et confluence internationale compétitive dont les Africains sont toujours et encore touchés de plein fouet. L'Afrique, le berceau de l'humanité, est disposée à recevoir et à donner encore.

Dérivée des sciences historiques, l'archéologie a dépassé ainsi le stade de la passion dont elle s'est longtemps embellie depuis l'aventure coloniale. Ternie par les pillages subis par les Africains pendant l'ère coloniale, elle fait de la restitution des œuvres archéologiques des Africains une politique d'intégration africaine. La cristallisation des revendications des pays africains pour récupé-

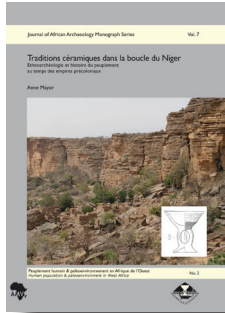
rer leurs biens archéologiques soigneusement stockés, exposés, et même thésaurisés ailleurs depuis les indépendances reflète un enjeu de développement socio-économique. Le négationnisme archéologique est une atteinte à la souveraineté nationale des états africains. Le patrimoine subaquatique est un autre front sur lequel l'Afrique doit recouvrer ses droits culturels et socio-économiques.

De nos jours, on renonce à construire des routes et à mener d'autres projets urbanistiques en Afrique afin de protéger la flore et la faune, les différentes espèces animales et préserver l'environnement. L'influence de la société civile et la médiatisation internationale jouent également un grand rôle. Par ailleurs, la juridiction internationale reconnaît les communautés autochtones dans leur diversité, pratiques et lieux sacrés. Les sites et les biens archéologiques des Africains appartiennent à l'Afrique. Devant la justice, l'heure est propice pour que l'Afrique se dote de tous les instruments légaux à la disposition des états pour agir.

JEAN-PIERRE PAYOT: LA GUERRE DES RUINES. PARIS 2010: ED. CHOISEUL.



## Traditions céramiques dans la boucle du Niger



The question of links between material cultural and sociocultural meaning remains a challenge in archaeology. In this book, Anne Mayor proposes a tool for archaeological interpretation in the area of ceramic studies, capable of addressing questions of ethnolinguistic identity and the settlement history in the Niger Bend, West Africa. Three approaches have been employed:

Ethnoarchaeological: The study of modern variability in pottery enables the selection of relevant descriptive criteria.

Historical: The synthesis of available data clarifies the historical depth of ethnic groups and the processes responsible for their formation.

Archaeological: The analysis of excavation data indicates the spatiotemporal distribution of ceramic traditions.

The correlation of synchronic and diachronic data enables her to construct a model for the development of ceramic traditions over the last two millennia, in relation to ethnolinguistic units. Application to the excavation of Dangandouloun (Dogon Country, 7th–12th centuries AD) demonstrates the effectiveness of the approach in the interpretation of regional protohistoric sites and initiates a new approach to the study of the history of techniques and human settlement.

ANNE MAYOR: TRADITIONS CÉRAMIQUES DANS LA BOUCLE DU NIGER, ETHNOARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DU PEUPEMENT AU TEMPS DES EMPIRES PRÉCOLONIAUX (JOURNAL OF AFRICAN ARCHAEOLOGY MONOGRAPH SERIES VOL. 7). FRANKFURT A.M.: AFRICA MAGNA VERLAG.



## Basel Namibia Studies Series

In 1997 P. Schlettwein Publishing launched the Basel Namibia Studies Series. Its primary aim was to lend support to a new generation of researchers, scholars and readers emerging with the independence of Namibia in 1990.

Initially, the book series published crucially important doctoral theses on Namibian history. It soon expanded to include more recent political, anthropological, media and cultural history studies by Namibian scholars.

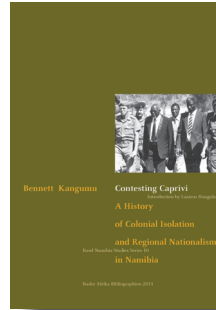
P. Schlettwein Publishing, as an independent publishing house, maintained the series in collaboration with the Basler Afrika Bibliographien. All share a commitment to encourage research on Africa in general and southern Africa in particular.

Through the incorporation of P. Schlettwein Publishing into the Carl Schlettwein Foundation the series, by then a consolidated platform for Namibian Studies and beyond, was integrated into the publishing activities of the Basler Afrika Bibliographien.

Academic publishing, whether from or about Namibia, remains limited. The Basel Namibia Studies Series continues to provide a forum for exciting scholarly work in the human and social sciences.

For further information please contact the Basler Afrika Bibliographien at [www.baslerafrika.ch](http://www.baslerafrika.ch).

## Contesting Caprivi



Caprivi, the remote and narrow Namibian strip of land encapsulated by neighbouring Angola, Zambia and Botswana, has a contested colonial and post-colonial history. Bennett Kangumu traces the politics of the people in this complex borderland since the late 19th century. Neglected by German and South African colonial administrations, its inhabitants were often pushed towards neighbouring territories, although they were not an integral part of them. At the same time, South African apartheid and homeland politics emphasised the ethnisation of local identities. Becoming a strategic location in the ensu-

ing liberation wars of the late 20th century, its history is often one of conquest and resistance, plunder, betrayal and rivalry.

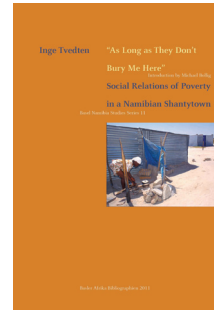
“This book enhances our understanding of the Caprivi to an extent that no previous work has done. It succeeds in demolishing persistent myths about the supposed lack of tradition and identity of the various ethnic groups in the area ... This is a book no one will be able to ignore in any future historiography, not only of the Caprivi and Namibia, but also in the wider context of south-central African history.” (Lazarus Hangula, University of Namibia).

Bennett Kangumu obtained his PhD from the University of Cape Town for this study. He previously published on 20th century Namibian history and since

2008 has been the Rector of the former Caprivi College of Education, now the Head of the University of Namibia's Katima Mulilo Campus.

BENNETT KANGUMU: CONTESTING CAPRIVI. A HISTORY OF COLONIAL ISOLATION AND REGIONAL NATIONALISM IN NAMIBIA. BASEL NAMIBIA STUDIES SERIES VOL. 10. BASEL 2011: BASLER AFRIKA BIBLIOGRAPHIEN.

## Oshakati - A Namibian Shantytown



An increasing number of poor Southern Africans live in poverty-stricken urban slums or shantytowns. Focusing on four shantytowns in the northern Namibian town of Oshakati, this book analyses the coping strategies of the poorest sections of such populations. The study is based on fieldwork conducted intermittently during a period of ten years. It combines theories of political, economic and cultural structuration, and of the material and cultural basis for social relations of inclusion and exclusion as practice. The poorest shanty dwellers are marginalised or excluded from vital urban and rural relationships and

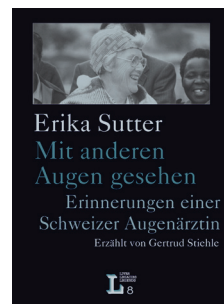
forced into social relations of poverty amongst themselves. Having experienced long-term processes of impoverishment, the very poorest and most destitute in the shantytowns tend to give up improving their lives and act in ways that further undermine their position.

“This book not only offers a detailed and well-grounded account of the origins and contemporary faces of urban African poverty and marginality. It provides a theoretical and meaningful framework through which to view the actors, their fates, their ideas and their activities in great detail. As such, the book succeeds in restoring some of their dignity.” (Michael Bollig, University of Cologne).

Dr Inge Tvedten is anthropologist and senior researcher at the Chr. Michelsen Institute in Bergen, Norway. He has extensive experience from basic and applied research on urban and rural poverty as well as on gender equality and women empowerment, primarily in Southern Africa. His publications include books on associational life in urban Africa and on development and poverty in Angola, and a series of studies on gender and development in Mozambique.

INGE TVEDTEN: "AS LONG AS THEY DON'T BURY ME HERE" - SOCIAL RELATIONS OF POVERTY IN A NAMIBIAN SHANTYTOWN. BASEL NAMIBIA STUDIES SERIES VOL. 11. BASEL 2011: BASLER AFRIKA BIBLIOGRAPHIEN.

## Pionierin der ländlichen Gesundheitsversorgung



Als eine der letzten lebenslangen „demoiselles missionnaires“ engagierte sich die Schweizer Augenärztin Erika Sutter über 30 Jahre in Südafrika während der Apartheidszeit und baute dort gemeinsam mit afrikanischen Mitarbeiterinnen dörfliche Selbsthilfegruppen auf. Für dieses Buch hat die 1917 geborene Baslerin der Ethnologin Gertrud Stiehle ihre Lebenserinnerungen erzählt – anschaulich, mit einem scharfen Blick für soziale Fragen, mit feiner Selbstronie und trockenem Humor.

Erika Sutter studierte während des Zweiten Weltkriegs in Basel und gelangte über Schweden nach Südafrika, wo sie auf der Missionsstation Elim für die Schweizer Südafrikamission tätig wurde. Um den Ursachen von Augenkrankheiten im ärmlichen Lebensumfeld der afrikanischen Bevölkerung präventiv entgegenzuwirken, setzte sie auf die Hilfe zur Selbsthilfe. Zusammen mit ihrer afrikanischen Mitarbeiterin und Freundin Selina Maphorogo baute sie ein nachhaltiges Netzwerk dörflicher Selbsthilfegruppen, sogenannter „Care Groups“, auf und konnte so die verbreitete Erblindung durch das Trachom weitgehend zum Verschwinden bringen. Für ihre Pionierarbeit wurde Erika Sutter vielfach international geehrt und ausgezeichnet, u.a. 1995 mit der Ehrendoktorwürde der Universität Basel.

Die Autorin Gertrud Stiehle, 1936 in Süddeutschland geboren, lebt seit 1960 in Basel. Durch ihr langjähriges kirchliches Engagement im Bereich von Mission und

Entwicklung entstanden früh Berührungspunkte mit Afrika. Nach ihrer Pensionierung studierte sie Ethnologie und forschte in Kamerun über Lebensgeschichten von Witwen. Das vorliegende Buch entstand auf Anregung von Frances Lund, Professorin für Entwicklungsfragen an der University of KwaZulu-Natal, Südafrika.

GERTRUD STIEHLE; ERIKA SUTTER – MIT ANDEREN AUGEN GESEHEN. ERINNERUNGEN EINER SCHWEIZER AUGENÄRZTIN. LIVES LEGACIES LEGENDS VOL. 8. BASEL 2011; BASLER AFRIKA BIBLIOGRAPHIEN.

## **Kiswahili (Suaheli) Materialien**

em. Dr. Rupert Moser stellt eine grosse Anzahl von Skripten, Artikeln und Kursunterlagen aus der Zeit seiner Lehrtätigkeit an der Universität Bern zur Verfügung. Wer sich für die Kiswahili-Kultur interessiert oder die Sprache erlernen möchte erhält hier Zugang zu wichtigen Ressourcen.

- Leitfaden Kiswahili (Grammatik)
- Kiswahili-Kursunterlagen

[www.anthro.unibe.ch/content/studium/studienmaterialien/index\\_ger.html](http://www.anthro.unibe.ch/content/studium/studienmaterialien/index_ger.html)

Weiter sind folgende Dokumente auf Anfrage bei Rupert Moser erhältlich (rupert.moser@anthro.unibe.ch):

- Sprachführer Kiswahili
- Wortbildungen im Kiswahili
- Sprachgeschichte Kiswahili
- Völker und Sprachen Kenyas
- Krankheit, Alter und Tod in Afrika
- Zeitbezüge und Zeiteinteilungen in afrikanischen Sprachen
- Beiträge zu Sprachen und Kulturen in Tanzania

WEITERE INFORMATIONEN:

<http://moserupert.heim.at>

## DIVERS / DIVERSES

### Laurent Monnier, membre honoraire

#### ■ DIDIER PÉCLARD

Lors de l'Assemblée générale de la SSEA du 16 septembre 2011, Laurent Monnier, professeur émérite de l'Université de Lausanne et de l'Institut universitaire d'études du développement à Genève, a été nommé membre d'honneur. Nous reproduisons ici l'allocution prononcée par Didier Péclard à cette occasion.

Cher Laurent,

C'est avec un mélange de joie et d'appréhension que je prends la parole pour exposer en quelques mots ici les raisons qui ont conduit le comité de la SSEA à reconnaître par cet acte symbolique la contribution que tu as apportée aux études africaines en Suisse.

Joie, parce c'est une occasion rare de pouvoir faire état publiquement de ton apport à notre champ d'études et de recherches, et de te témoigner de notre reconnaissance. Mais c'est également avec une petite appréhension que je me lance dans cet exercice, parce que tu n'es pas exactement de ces personnes que l'on peut facilement cerner, qui se révèlent au premier regard ou dont la carrière académique – je n'ai bien sûr aucune prétention à retracer ta vie ici – s'étale de façon linéaire sur les moteurs de recherche d'Internet.

Permetts-moi tout de même de m'y essayer. Je commencerai par retracer rapidement les principales étapes de ton parcours professionnel. Fraîchement

diplômé de l'Université de Lausanne, c'est au début des années 1960 que tu arrives au Congo tout juste indépendant. Tu y rejoins l'Université Lovanium de Kinshasa (alors encore Léopoldville), où tu travailleras avec le professeur Benoît Verhaegen, bien connu entre autres pour ses travaux sur l'histoire immédiate du Congo-Zaïre. C'est sous sa direction que tu rédigeras une thèse sur la province du Congo central, soutenue en 1967-68. Tu es ensuite nommé professeur de sciences politiques à l'Université Lovanium, tout d'abord à Kinshasa puis, après la nationalisation de l'université en 1970, à Lubumbashi.

En 1972, l'Université de Lausanne te propose de venir y occuper une chaire nouvellement créée, la chaire de sciences politiques Tiers-Monde. Tu y travailleras 16 ans, avant de quitter Lausanne pour rejoindre l'Institut universitaire d'études du développement (IUED) à Genève. C'est à l'IUED que tu enseigneras jusqu'en 2003, où le colloque « Afrique : côté jardin, côté cour », co-organisé avec la SSEA, marquera ton passage à la retraite.

S'il y a un terme qui me semble s'imposer pour décrire ton parcours par et pour l'Afrique et les études africaines, un fil rouge, c'est sans aucun doute la notion d'engagement.

Engagement en faveur et auprès des étudiants que tu as côtoyés tout au long de ta carrière. Je crois savoir que tu as marqué durablement un certain nombre d'étudiants congolais de l'Université Lovanium lorsque, dans le Congo nouvellement indépendant, tu étais parmi les seuls, sinon le seul universitaire blanc à socialiser avec eux, voire à les inviter à partager un verre ou un repas chez toi de façon tout à fait naturelle. Je crois aussi pouvoir dire sans me tromper que cet engagement ne s'est jamais démenti par la suite,

que ce soit à Lausanne, dans tes séjours à Lubango en Angola ou à l'Université de Fort Hare en Afrique du Sud, ou bien sûr à l'IUED.

Tu t'es engagé ensuite pour les partenariats de recherche et d'enseignement, bien avant que cela devienne la norme. Après plus de dix ans au Congo-Zaïre, tu passeras une année à Lubango, au centre-sud de l'Angola, dans une antenne de l'Université Agostinho Neto, au milieu des années 1980, puis tu t'investiras dans un partenariat entre l'IUED et l'Université de Fort Hare en Afrique du Sud.

Enfin, c'est également dans la façon dont tu as marié, tout au long de ta carrière, engagement d'une part scientifique et politique ou citoyen d'autre part que ton parcours est remarquable. La leçon d'adieu que tu as prononcée à l'Université de Lausanne le 21 juin 1988, intitulée « L'apartheid ne sera pas notre passé. Il est notre avenir » est d'ailleurs un modèle du genre. Rappelant que « [t]on propos n'était pas de ... suggérer que l'apartheid, dans le contexte sud-africain, n'[était] peut-être pas ce que l'on pense généralement ici, c'est-à-dire une institution anachronique héritée de la colonisation », tu enchaînais en disant, à propos de la politique d'asile en Suisse :

« Dès lors que les exilés qui pensent avoir droit à l'asile, voient le plus souvent leurs demandes rejetées, il est évident que de nombreux requérants vont s'interroger sur les pratiques mêmes de la bureaucratie suisse. La question ne sera plus alors celle de la véracité de leurs déclarations ou de la réalité des persécutions qu'ils ont subies. Ce qui importera, ce sera leur acceptabilité par rapport aux procédures restrictives, toujours plus compliquées, inventées par la bureaucratie précisément pour empêcher les requérants de réussir leurs

parcours du combattant. Que dire à cette chaîne de fonctionnaires entre lesquels on est ballotté, pour avoir une chance de faire partie de l'infime proportion des heureux élus ? »

Un peu après ton retour en Suisse au début des années 1970, tu as joué un rôle pivot dans la revue Genève-Afrique, qui était alors publiée conjointement par la SSEA et l'IUED. Cette revue témoigne elle aussi de cette vision engagée de la recherche, mais sans le dogmatisme, en tout cas en ce qui concerne ta contribution, qui a marqué une bonne partie de la recherche dite tiers-mondiste. C'est aussi durant cette période que tu as été très actif au sein du comité de la SSEA, en reprenant notamment la présidence de la société suite au décès de Pierre Bungener en 1975.

Un autre aspect de tes recherches que j'aimerais mettre encore en exergue, et c'est peut-être là le point central, c'est l'attention que tu as toujours portée à la connaissance très fine des réalités du quotidien des sociétés sur lesquelles tu t'es penché. Tes longs séjours sur le continent, les réseaux que tu y as tissés et que tu as su soigner et développer au fil des ans, mais aussi ton amour et ta profonde connaissance de la littérature d'Afrique centrale et australe, entre autres, ont certainement été des éléments clés de cette proximité avec le quotidien des sociétés africaines. Et c'est ce qui t'a permis d'apporter un regard véritablement original sur tes terrains, originalité que l'on retrouve dans trois publications que j'aimerais citer pour terminer. Deux numéros des Cahiers Africains de Bruxelles que tu as co-dirigés (n° 45, « Chasse au diamant au Congo/Zaïre » et n°49, « Manières de vivre. Économie de la débrouille dans les villes du Congo/Zaïre »), et les actes de ton colloque d'adieu à l'IUED co-édités avec Yvan Droz sous le titre « Côté cour, côté jardin. An-

thropologie de la maison africaine ». Comme le disait un commentateur de ce dernier ouvrage : « Cet ensemble d'articles veut s'inscrire en dehors des considérations fréquemment fatalistes qui dépeignent une Afrique à la dérive, enfermée dans ses contradictions. Au contraire, les auteurs cherchent à mettre en avant la vivacité des habitudes africaines, leur survivance et leur adaptation [...] pour dépeindre un tableau modernisé de traditions qui évoluent et s'intègrent sans disparaître face aux bouleversements du monde » (Daniel Bonvoisin, Hémisphère. Journal de débats sur le développement, voir <http://www.hemispheres.be/spip.php?article105>).

Ce regard décalé, refusant les dogmes de l'afro-pessimisme pour se concentrer sur l'anthropologie de « la maison africaine » au quotidien, comme tu l'as appelé, c'est peut-être ce qui peut le mieux résumer ta contribution aux études africaines en général, et aux études africaines en Suisse en particulier.

Après ce tour d'horizon bien partiel, mais, je l'espère, pas trop partial, j'aimerais, au nom de la SSEA représentée par son comité, te féliciter et te remercier encore chaleureusement pour ton engagement en faveur des études africaines en te nommant membre d'honneur de notre société.

## Neueröffnung des Museums der Kulturen Basel

Der Erweiterungs- und Neubau des Museums der Kulturen Basel ist nach zweijähriger Bauzeit fertig gestellt und wurde am 6. September 2011 eröffnet. Das Basler Architekturbüro Herzog & de Meuron setzte dem historischen Gemäuer eine markante Krone auf; das gefaltete Dach fügt sich formschön in die Dachlandschaft auf dem Münsterhügel ein. Die Infrastruktur ist erneuert, die Raumästhetik optimiert, die Ausstellungsfläche aufgestockt. Das Museum versteht sich als Ort der Begegnung und Inspiration, der kulturelle Dimensionen des Lebens innovativ und verständlich ausleuchtet (Anna Schmid, Direktorin).

Das Museum zählt zu den bedeutendsten ethnographischen Museen Europas und ist das grösste seiner Zunft in der Schweiz. Der Sammlungsbestand ist eindrucksvoll und zum Teil von Weltruf. Bei den Eröffnungsausstellungen schlägt das Museum einen Bogen zwischen übergeordneten ethnologischen Aspekten und aktuellen gesellschaftlichen Themen. Die Inszenierung der Exponate ist teils grosszügig und lenkt den Blick aufs Wesentliche, teils ist sie kompakt und hebt Abhängigkeiten und Vernetzungen hervor. Künftig wird der Turnus der Ausstellungen signifikant erhöht werden, um dem reichen Sammlungsbestand Rechnung zu tragen. Ein vielfältiges Veranstaltungsprogramm rundet das Angebot ab.

### NEUE PROGRAMMATIK – SPANNENDE AUSSTELLUNGEN

Eine der drei Ausstellungen zur Neueröffnung trägt den programmatischen Titel „EigenSinn – Inspirierende Aspekte der Ethnologie“. Sie setzt sich mit wesentlichen Themenfeldern der modernen Ethnologie auseinander: Zugehörigkeit, Handlungsfähigkeit, Raum, Wissen und Inszenierung. Alle Ausstellungen beziehen sich auf diese Begriffe und werden nach einem museumseigenen Selbstverständnis ausgerichtet –







weg von der vermeintlich allumfassenden Schaustellung einzelner Ethnien, Territorien, Religionen, etc. hin zu thematisch ausgerichteten, kultur- und länderübergreifenden Ausstellungen, mit dem handelnden Menschen im Mittelpunkt und immer mit Bezug zum Hier und Jetzt.

Vorhergehende Seite: Das markante Faltdach von Herzog & de Meuron, der neugestaltete Hof und ein hängender Garten prägen das neueröffnete Museum (Bild: Museum der Kulturen Basel).

Rechts: Ethnographische Objekte wie Tesseln (Schweiz), Goldgewichte (Ghana), Modellfiguren (Indien) beinhalten kulturspezifische Formen praktischen und theoretischen Wissens (Bild: Museum der Kulturen Basel).



## AUSSTELLUNGEN / EXPOSITIONS

### **Schwebend. Kinetische Skulpturen von Justin Fiske im Dialog mit dem Museum der Kulturen**

**Basel, 26.4.–15.7.2011**

FRANZISKA JENNI

Auf Einladung des Museum der Kulturen wird der Künstler Justin Fiske (Südafrika) das neue Dachgeschoss spielerisch und poetisch in einen Raum der Reflexion verwandeln.

Justin Fiske befestigt Tausende im Rhein gesammelte Kieselsteine an Fäden, die von der Decke herunterhängen. Die Fäden verknüpft und verbindet er wiederum so, dass die gesamten Installationen von den Besuchenden in Bewegung gesetzt werden können. Durch dieses Prinzip entstehen handwerklich hoch komplexe geometrische Gebilde, die in ihrer absoluten Reduktion reine Poesie und Schönheit ausstrahlen. Die so animierten Steine scheinen zwischen Erde und Himmel zu schweben, lebendig geworden, der Schwerkraft zu trotzen.

Fiske gehört zur Generation der Digital Natives. Dennoch – oder gerade deswegen – nimmt er mit seinen Installationen eine kritisch distanzierte Haltung gegenüber virtuellen Realitäten ein. Ausgehend von sich bewegenden Gittermustern, Raumillusionen, die als PC-Schoner entwickelt wurden, versucht Justin Fiske, diese digitalen Simulationen wieder zurück in das reale Leben zu holen und analog umzusetzen. Statt Bits und Bytes verknüpft er deshalb Stein und Faden. Im Laufe dieser Arbeit interessierte ihn „the real thing“ immer mehr, denn in unserer technisch immer komplexer werdenden Welt ist es auch immer schwieriger geworden, so Fiske, Dinge und

ihre Mechanismen in ihrer Tiefe und Komplexität zu erkennen und zu verstehen.

In der Ausstellung treten diese filigranen Kieselsteininformationen mit der Architektur von Herzog & de Meuron und mit ausgewählten Objekten aus der Sammlung des Museums der Kulturen in einen sinnlichen Dialog. Die Ausstellung besteht aus sieben Kieselstein- und Objektarrangements, die sich metaphorisch mit dem menschlichen Werden, Sein und Vergehen auseinandersetzen. Stets versuchten Menschen, sich durch Mythen und Erzählungen zu erklären, wie die Welt entstanden ist. An vielen Orten wurden Formen hervorgebracht, um den ständigen Kampf des Guten gegen das Böse auszudrücken, stets wurden – und werden bis heute – (Lebens-)Fäden gesponnen, die in das soziale Gewebe der Menschheit eingewoben werden wollen, und alle werden wir dereinst dem Tod ins Antlitz schauen.

Die Serie von visuellen Metaphern bietet Möglichkeiten, nicht nur den kulturell fremden Gegenständen und den dahinterstehenden Menschen zu begegnen, sondern auch sich selbst.

Weitere Informationen: [www.mkb.ch](http://www.mkb.ch)

Bild rechts: Noch in Kapstadt versucht Justin Fiske mit Hilfe des Architekturmodells des Basler Museums seine kinetischen Skulpturen im Raum zu visualisieren (Bild: Clinton Whaits, 2011).

Bild letzte Seite: Justin Fiske: Schwebende Kieselsteine (Bild: Mike Hall, 2005).



